

Il est profondément attaché à sa religion et dévoué à sa patrie. Par-dessus tout, il tient à ses vieux usages et à ses idées d'autrefois. Comme il est patriquement indépendant du reste du monde, il peut et veut vivre sans souci.

Ses besoins ne sont pas plus compliqués que ceux de ses pères et il y pourvoit lui-même. Sa ferme lui donne sa nourriture; "l'étoffe du pays" qui sert à ses habits, est tissée par sa femme; il n'a que faire de cigares de la Havane étant parfaitement satisfait avec le "tabac canayen" qu'il cultive dans son jardin.

Un bonheur tranquille est son lot.

En général, l'habitant reste "modérément pauvre" comme dirait un Irlandais. S'il peut prêter un peu d'argent à intérêt, il est considéré comme très riche. Mais il est absolument à l'abri du besoin. J'ai eu connaissance d'un cas récent, où, un banquier de campagne avait reçu en paiement des pièces d'or à l'effigie de Louis XIV, qui avaient été soigneusement conservées de génération en génération dans la famille d'un paysan.

Un des traits les plus caractéristiques de l'habitant est la courtoisie. Là où il n'a pas été contaminé par de grossières idées démocratiques, on peut l'appeler "un Chesterfield rustique". Son cordial accueil ne peut s'oublier.

Au point de vue de la charité, bien peu l'approchent. Quand des enfants restent orphelins et sans soutien, il arrive souvent que des voisins se les divisent entre eux; ils sont alors traités comme les fils et les filles de la maison, et cela paraît tout simple à leurs parents adoptifs.

Un des grands événements de leur vie de famille est le contrat de mariage et la constitution d'une dot de \$200.00 peut-être, d'une vache et de quelques meubles, lors des noces de leur fille.

Ce sont de grands conteurs d'histoires, et celui qui se fait une réputation de conteur de contes" dans son district est traité avec une considération spéciale."

Et parlant plus généralement de la race Française, Drummond ajoute :

"Non-seulement le Canada, mais tout le continent américain a contracté vis-à-vis de la race française, une dette dont il ne pourra jamais s'acquitter. Depuis Cartier, Champlain, Marquette, Joliet, La Salle et Hennepin, à travers toutes les pages de Parkman, et plus tard, au temps où cet historien fit son fameux voyage au fort Laramée et dans l'Ouest, conduit par les Canadiens Châtillon et Des Lauriers, c'est une interminable procession de toques canadiennes et de ceintures fléchées.

En 1656, alors que Cromwell était encore le roi sans couronne de l'Angleterre, Jean Bourdon pénétra jusqu'à la Baie d'Hudson et prit possession du territoire au nom de Louis XIV; cette découverte compléta l'occupation par la France de tout le nord, le centre et l'ouest de ce continent. En 1742, Pierre La Vérandrye, né à Trois-Rivières, dans la province de Québec, découvrit les Montagnes Rocheuses, 50 ans avant sir Alexander MacKenzie, et plus de 60 ans avant les Américains Lewis et Clark.

En fait, il serait difficile de trouver un lac ou une rivière sur ce continent, dont les eaux n'aient pas été troublées par l'air du voyageur; une forêt qui n'ait pas abrité l'enfant perdu du Canada, le coureur des bois; une prairie dont l'herbe n'ait été foulée par la botte sauvage; et le sang qui faisait battre le cœur de ces anciens vagabonds de la forêt vierge est le même qui court aujourd'hui dans les veines du plus humble "habitant canadien".

Drummond a vécu au milieu des habitants, il a gagné leur confiance et ces âmes simples se sont ouvertes à lui.

Jamais plus admirable éloge n'a été fait de la race canadienne-française.

Tous les types de la vie rustique du Canada lui sont familiers. Il connaît le petit diable à quatre qui fait "endéver" son grand père en jouant à la "drave" autour du poêle, ou en effarouchant tous les animaux de la ferme; aussi bien que le "bully" des chantiers, fort comme un bœuf, toujours prêt à se battre rien que pour le plaisir, ou à risquer sa vie pour sauver un camarade. Il a rencontré l'amoureux timide qui vient sagement passer la soirée auprès de sa "blonde" ou l'emmène faire un "beau tour de voiture" bien serrés l'un contre l'autre dans les "peaux de carriole". Le vieux fermier, fier de sa nombreuse famille, de ses 200 arpents de terre et de son "gros roulant", qui voit venir la mort sans crainte car il est croyant, est un caractère qu'il a coudoyé pendant ses années de pratique campagnarde. Le bon docteur toujours par vaux et par chemins a été son confrère; le notaire public riche, solennel et pompeux l'a ennuyé. Le curé jovial et bon enfant, sachant manier l'aviron comme un "boatman" de profession et au besoin faire le coup de poing, a excité son admiration, car il a pu voir combien il était dévoué et pieux, toujours prêt à se rendre là où son ministère était requis. L'amateur de chevaux invariablement propriétaire d'un "premier choual qui trotte en dedans de 3 minutes"; a "bauché" avec lui sur les routes des townships. Le "draveur" grand enfant brutal et brave, l'a piloté dans les rapides. Le "retour des Etats", l'esprit farci de théories aussi incompréhensibles pour lui même que son langage fantastique l'est pour les autres, a inspiré sa verve ironique. Le voyageur hanté par la vie libre du désert, par la vision des grands espaces vierges; le capitaine de goélette, fin marin et bon vivant; l'a traité aux huîtres selon l'expression du pays. Tous, il les a connus, tous il les a dépeints, et c'est en eux que se résume l'habitant sous ses diverses incarnations.

Drummond a été indulgent pour l'Habitant car il l'aime, il nous l'a montré presque uniquement par ses bons côtés, laissant intentionnellement dans l'ombre, les défauts qui auraient pu nous gâter le modèle.

Il a volontairement oublié que de leurs ancêtres Normands, les habitants ont hérité un déplorable amour de la chicane; qu'ils sont si rusés en affaires que fréquemment leur ruse frise la mauvaise foi; qu'ils sont très jaloux, entre eux, de leurs petites supériorités respectives.

Ferons-nous un reproche au poète de nous avoir dissimulé les imperfections de son modèle? Nullement. Il est poète et c'est un des attributs de son divin métier de nous poétiser les choses et les gens.

On a prétendu que ses héros étaient inventés de toutes pièces, que ces personnages avaient été créés, à plaisir, pour les besoins de ses saynètes et n'avaient aucune existence dans la réalité.

Rien n'est plus faux.

Ces personnages sont au contraire d'une criante vérité. Tous ces gens-là, je les ai vus, je leur ai parlé, j'ai vécu près d'eux, je puis dire leurs noms, qui ne sont pas ceux que leur donne Drummond.

(A suivre)

Pierre Lorraine